

Pierric Bailly

Polichinelle

Roman



Polichinelle

Pierric Bailly

Polichinelle

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-259-6
www.pol-editeur.fr

Je suis très très chaude, nous crache Missy Elliott du poste de Johannes.

Je suis une tache d'huile dans un gobelet de Volvic. Demain je serai une tulipe dans un godet en bronze de gin tonic.

Missy éclabousse. Un bain de mousse, une cambrousse de coton. Je flotte, je bronze. Son chant bouillant. Asperge-moi de décapant et je me gratte, et Jules rapplique, gare son bourricot sur le ciment. Viens, c'est là, rentre dans le club. L'abribus protégé des buses. Laura dirait Castoche. Les tuiles dégringolent, fastoche. Le beat est gogol, naïf, en plastoc. Lâche-moi la grappe, je vais me noyer grave, des basses sourdes, je glougloute en apnée, elle m'a encore eu. Je bois la tasse, je ne capte plus rien à ce qui se passe. Je ne sais pas qui est là, où on est, je ne me sens même pas mal. J'ai les

orifices qui s'avalent, à la place des yeux deux nouvelles oreilles qui s'installent, une citrouille dolby digital.

Diane et moi on habite un coin de Clairvaux, comme un village dans le village. Une place et une fontaine et cet abribus. C'est plus une cabane qu'un abribus comme on se les imagine en béton armé ou en tôle. Il est en bois et le toit est en tuiles. Il a un banc, pareil, en bois, un banc de parc.

Laura et Diane s'échauffent pour un footing. Laura deux trois fois par semaine se tape un footing. Aujourd'hui Diane accepte de l'accompagner. Elle veut essayer. Elle dit au bahut je grimpe trois étages, j'arrive je suis décapitée, je sens ma gorge qui râpe, t'sais. Jules dit moi j'ai des bronchites chroniques, le matin je molarde de méchantes glaires. Et tu crois quoi, moi, lui jette Johannes, puis il se soulève le tee-shirt et s'agrippe le gras. Tu vas pas dire que t'es obèse, s'excite Charlotte. Il me dit qu'il est obèse, putain il m'agace. Si lui il est obèse moi je suis quoi, fait Laura. Jules se sent visé.

Laura aussi n'est pas fine comme Diane ou Charlotte. Sauf que Laura c'est tout du muscle. Et Laura elle en a dans le soutif, alors que Charlotte c'est une planche à pain.

En plus une grande perche, elle mesure un mètre quatre-vingt-deux, Charlotte.

Johannes, non, faut pas se foutre du monde. Okay, il gonfle la bedaine, ça donne un ballon, et c'est la bière

il dit, et c'est vrai, mais de là à se prétendre obèse. Jules dans ce cas-là c'est une baleine. Bah ouais, pouffe Johannes. T'es une baleine. Jules t'es un cachalot.

Ça chauffe et on prend tous la défense de Jules. T'es le Groënland à toi tout seul. On se précipite à sa rescousse le pauvre Jules. Jules, non, Johannes il déconne. Johannes s'excuse, en plus t'es pas gros, t'es juste déformé du bidon.

Jules il a un cul à la place du ventre. Comme deux pastèques et c'est bizarre, et c'est Tchernobyl.

– Nous on a des bornes à croquer, lance Laura à Diane. T'es prête?

Laura elle court pieds nus, en caleçon ras la chatte, shorty on appelle ça, et une ceinture avec deux poches, une ronde prévue pour la gourde et une poche à fermeture scratch où elle met le flingue et des barres énergétiques.

Je suis en fac à Besançon, notre académie. On l'appelle Besac. Capitale de la région Franche-Comté et de l'horlogerie. Je passe en licence, j'ai repiqué une année. Je sortais avec Delphine. Ça a duré vingt et un mois. Je séchais tout et les TP faut y être assidu sinon ils nous refusent aux examens.

C'est pas mon truc les études.

J'y retourne une semaine, un dernier partiel, ménage dans la chambre et du bordel à récupérer

chez Delphine. Le jeudi soir il y a une fête chez des blaireaux qui arrosent la fin de l'année. J'y vais avec de la musique vu que je flaire la daube et ça ne rate pas et je suis fin cuit à deux heures, marre de leur vieille soupe, j'envoie mon son et ils se mettent tous à hurler oh mes oreilles... non pas ça... tout sauf du rap... je me lève et je les imite, leurs gueules de merde avec les mains sur les feuilles et des grimaces de teuteuille et je dis pareil, oh non pas du rap, et je violerais bien Juliette mais son mec c'est Armand et c'est un costaud, je me barre, je reviens, je saute sur Juliette et Armand me chope à la tignasse.

C'est pas mon truc les étudiants.

Je déboule dans la chambre de Diane, par terre on dirait de la bave de chat, ou du sperme, une flaque, je sautille jusqu'au tabouret tourniquet et j'entends la porte de la salle de bains claquer, elle entre avec du coton au bout des doigts et du noir autour des yeux, elle me dit je perds mes cils. Elle sautille jusqu'au lit, se grille une clope, ouvre son velux, ramasse une bouteille de Volvic cinquante centilitres. Je lui passe le cendrier qu'est sur le bureau, me tape deux tours de tabouret tourniquet et elle me dit recommence on dirait un diabolotin qui sort de sa boîte. Elle me soûle. Elle est moche sans ses cils.

– Alors ça y est, monsieur est en vacances.

Diane est en seconde au lycée Jean-Michel de Lons-le-Saunier préfecture du Jura. On habite Clairvaux-les-Lacs, vingt-quatre kilomètres de Lons-le-Saunier. Le matin elle prend le bus pour aller au lycée à Lons. Le bus est jaune. Le chauffeur du bus s'appelle Damien.

Diane c'est ma sœur.

Elle revient de la salle de bains la gueule nette, les cils ont repoussé. Elle me dit hier j'avais baby-sitting chez le patron de la scierie Martine, j'ai dévalisé leurs placards de bouffe.

– T'es prête ?

– Ils avaient du coulis de framboise...

Hop dans l'AX, on file chez Jules.

Jules, son grand-père est producteur de mousseux. On y ajoute du sirop de citron. À minuit Diane n'a plus que sa culotte, imite sa prof d'histoire quand elle leur souhaite bon week-end avec sa voix de pince à linge, saute dans la piscine et nous envoie de grosses brassées de flotte à moi et Johannes assis chacun sur un transat au bord du bassin.

C'est la piscine de Narbé, le voisin de Jules.

Narbé est parti en République dominicaine et a chargé Jules de venir donner les croquettes à son chat Minette.

Johannes change le disque dans son poste. Johannes se trimballe toujours un poste. Et il a un trou à l'épaule et s'en sert d'étagère pour son poste.

Johannes il est à fond de rap, ricain, du lourd, du qui te décapsule le trou du cul.

Johannes c'est le bermuda Champion avec le maillot de Kobe Bryant et la casquette US Brooklyn sur un bandana. Il ne joue pas au basket en club mais on pourrait croire. Ensemble on taquine de temps en temps chez Jules sur le panier Power Dunk fixé au-dessus de la porte du garage et il nous ratatine tous, Johannes. Il y a de quoi s'imaginer qu'il joue en club tellement il épate. Limite qu'il est retenu en sélection du Jura.

Johannes il est déjà en vacances. Hier soir c'était son conseil de classe, pas de blème il passe en troisième.

Il sort avec Charlotte. Ça fait pile deux mois aujourd'hui.

Charlotte ce soir elle est bien torchée, elle est folle dingue de Johannes son poussin oh mon poussin viens avec moi dans la maison je veux te bécoter dans un coin de pièce, et ils s'arrachent en amoureux, Charlotte en chantant du Alain Souchon.

Jules espionne Johannes et Charlotte dans la cuisine. Diane se sèche dans le rideau en velours puis se rhabille.

Le parking crache du boucan, des crissements, à travers la vitre de la porte de la cuisine Johannes et

Charlotte qui s'embrassent, qui s'en foutent alors que la fenêtre de la cuisine donne sur le parking, s'en foutent ça fait pile deux mois aujourd'hui, se caressent les fesses, rentrent une main dans la poche arrière du pantalon.

Ça tambourine à la porte et on reconnaît aux poings, c'est les barbares de Foncine.

Laura coupe le poste de Johannes sur la table du salon.

Trois molosses, dont le blond, il était au lycée avec moi, oh salut les babys, salut Lionel tu vas bien ? me jette le blond, Philip son prénom. Bon anniversaire, Lionel.

– C'est pas mon anniversaire.

– Je t'ai amené un cadeau, Lionel.

Une conserve de lentilles. Ouverte, pleine, avec une tulipe, juste la fleur, sans la tige, plantée dans les lentilles, et voici, monsieur connard ! cadeau d'anniversaire !

– Tu te crois drôle ? lui retourne Diane ma frangine.

Les deux barbares derrière Philip se fendent la gueule. Moi ça me dépasse. J'essaie de sourire. Enfin j'en ai marre, c'est toujours les mêmes conneries. Ils se font chier le soir alors ils viennent nous faire chier parce qu'il y a trop moyen de se payer nos figures de tulipe ça c'est sûr, c'est facile hein, eux ils pètent la forme, bonne santé, ils s'en tapent.

Ils sont pétés de fric, ils s'en tapent.

Ils portent tous un appareil dentaire.

Il y a deux ans ils avaient des dentitions de barbares classiques, avec des taches, des trous, des dents cassées, et il y a deux ans une de leurs grands-mères a gagné au Loto plusieurs millions d'euros, une super-cagnotte comme ils font pour les jours fériés et ils se sont tous fait retaper le bocal.

Il y a deux ans ils nous laissaient tranquilles, jusqu'à ce qu'ils deviennent ces espèces de barbares sophistiqués, barbares fashion je vous jure, avec des habits à la mode, par exemple le jean délavé pour faire style, tout pour faire style, le jean déjà troué, rapiécé, et puis les cheveux décolorés, juste quelques mèches, et puis du gel pour faire la crête et s'assurer de se tirer facile deux petites chattes rasées par soir.

Il y a deux ans c'étaient des bikers, comme Jules et Johannes ils bougeaient à scooter, ou à mobylette comme mon pote Arnaud le Padrino. Après le Loto ils se sont tous acheté des Golf noirs.

Plus pratique pour se faire téter la nouille sur un parking de boîte de nuit.

Philip sort de la poche intérieure de sa veste une liasse de billets de cinquante euros.

– Vos livrets de Caisse d'Épargne, pas trop la misère?

– Ça va, lâche Jules.

– Ah bah si ça va, se marre Philip en se retour-

nant sur ses deux goretts qui font pareil, se marrent. Vous squattez chez le voisin, vous avez pas encore tout saccagé, ça va.

– Bah ouais, tu vois.

– Alors si ça va...

– Ça va, dit Jules.

J'aurais envie de relancer le disque dans le poste de Johannes et de continuer et pourquoi pas avec Philip et ses deux potes mais de retrouver cette ambiance de picole, de piscine, Johannes et Charlotte sortent enfin de la cuisine.

Tombent sur Philip avec ses lentilles, sa tulipe et Johannes éclate de rire, le traite de pédé l'autre avec sa conserve et sa fleur oh qu'est-ce qu'il fout là, encore, lui!

– Belle soirée, non? répond Philip à Johannes. On va pas gâcher la soirée pour une tulipe, non?

Il la retire de la conserve et lui arrache les pétales, Lionel je t'aime un peu, beaucoup, à la folie, pas du tout. Je ne t'aime pas du tout, Lionel. Après quoi il renverse la conserve de lentilles sur Johannes, sur sa casquette, et Johannes ne bouge pas. Les lentilles lui dégoulinent sur l'épaule gauche, Philip dépose la conserve vide sur son trou à l'épaule droite, le jus de lentille goutte sur le carrelage.

Les yeux de Diane triplent de volume et se mettent à baver leur glu, Jules son cul au ventre qui gonfle.

Johannes son épaule droite qui s'effondre alors Charlotte ses jambes yo-yo, qui s'allongent, rétrécissent, se rallongent, presque drôle tellement c'est grotesque, des haut bas haut bas, tout sauf élégant.

Johannes hurle à la mort, se met à rougir, le sang qui le brûle à l'intérieur, et la chemise explose et un champ de tulipes sur le dos. Ça recommence. Ça me rappelle l'école primaire quand je me faisais arnaquer aux billes. J'étais caractériel, je piquais la crise, et les tulipes qui perçaient.

Diane me saute dessus et se blottit et Philip et ses potes font style d'être effrayés et se barrent et braillent avec des voix qui partent en couille. Les deux voitures qui vrombissent, les phares, et des klaxons, ils doivent bien se marrer.

Johannes plié en deux puis s'allonge sur le canapé, sur le ventre bien sûr, ramasse un portable et il l'envoie valser et Jules se le prend dans la gueule. Jules s'approche de Johannes et lui arrache les tulipes du dos, le cogne au menton, et doit ravalé des genres de nausées, son ventre en cul qui lui écrase la cage. Le chat Minette se ramène et Jules le décalque d'une volée et le chat atterrit sur la table et trempe une patte dans un verre de mousseux et comme une balle se faufile entre les jambes et grimpe par les escaliers et Laura ne tente même pas de le rattraper. Laura elle observe depuis les escaliers, n'a jamais vécu le champ de tulipes. Laura elle est moins abîmée, juste ses pieds

qui enflent, ses mains aussi, et elle mate ça, Jules qui continue d'arracher les tulipes de Johannes et elle me lâche des yeux globuleux, une figure soufflée, et même affolée quand Johannes se saisit d'un couteau sur la table et nous crie je veux me découper en mille morceaux, crie je vais me couper la main si c'est ça qu'ils veulent Philip et ses petits chiots, puis il chope une bouteille de mousseux et l'éclate sur le carrelage.

Charlotte le prend par les tulipes qui restent, le tire dans le jardin, enfin ils se démerdent en amoureux, un tour dans la piscine, tout ça, ils nous reviennent à peu près en bonne forme.

Jules avec une pelle et une balayette ramasse le plus gros de la bouteille en miettes.

Johannes sur une chaise à l'envers, le menton qui repose sur la dernière barre du dossier, quelques larmes aux yeux.

Le chat redescend comme si c'était le matin, à l'aise, et Charlotte va le consoler. Et Diane dit alors, on le mange ce gâteau. Et on trinque, aux deux mois que Charlotte et Johannes sont ensemble, à l'anniversaire de Lionel, dit Johannes en rigolant.

Ce n'est pas mon anniversaire.

On finit par se poser devant les clips sur la six, nuit spéciale *nouvelle scène française*, rien que des connards avec des guitares sèches. Des types qui se sapent je m'en bats le slob de tout, je suis à l'aise dans

mes godasses, voilà pourquoi je chante le temps qui passe et la musique du ruisseau qui jamais ne me lasse. Mes jolies mélodies sont comme des bonbons au citron, ou à la fraise, sans prétention je me présente à vous, c'est frais et puis ça apaise.

Ça rase grave. C'est tout de la daube. Et de la folie comment ils s'y croient. De temps en temps le visage de l'auteur-compositeur traverse le cadre au ralenti, nous exorbite ses yeux de lavette genre moi je suis un bon, un doux, je suis pas le premier des violents, gars, moi je suis un chanteur français.

Ah, le Jules, ce soir. C'est le festival Jules. Un peu rond. Je suis chaud comme la braise, il prévient. Et il se lance et il ne s'arrête plus. Chaud bouillant les potos. Et il nous pointe le détail de ouf sur la tête du gadjo comment qu'il voudrait nous faire gober que c'est un pur mec mais vise dans le coin de la tempe, ça se voit trop que c'est une autruche.

Vous le voyez le micro ? Même le micro on dirait que ça l'émoustille d'être filmé. C'est un benêt, ce micro.

Enfin c'est pas un pire benêt que Laurent Boyer.

Ça enchaîne avec une rediffusion de « Fréquentstar ».

Spéciale Alain Souchon, Charlotte explose de rire.

Et cette vieille quiche de Laurent Boyer qui dit un *grand monsieur*. Et Souchon il parle sur Bob Dylan,

eh oui. Après quoi il nous présente son fiston, une tache avec des cheveux en chantier et un peu de barbe et ils s'assoient les deux sur des machines à laver dans une laverie à Paris à Belleville un quartier convivial propice aux rencontres dit ce benêt de Boyer, et ils se mettent à chanter et si seulement toutes les machines pouvaient se mettre à turbiner, les pauvres ils se sauveraient en courant, ils crieraient *maman j'ai peur*, *maman j'ai peur*, j'ai vu des méchants ils voulaient nous crever le cœur.

Elles ont bien fait de se retenir les machines à laver, c'est sûr *maman j'ai peur* il l'aurait noté, Souchon, il aurait téléphoné à son ami Voulzy, allô Laurent? *j'ai peur*... non je blaguais Laurent. C'est toi, Alain? Oui Laurent, dis, j'aurais besoin d'une jolie mélodie à la con signée Laurent Voulzy.

C'est ce que dit mon père. Il dit tu exagères, Lionel, Laurent Voulzy il compose de jolies mélodies.

À Shopi, Diane en minijupe et maillot de Thierry Henry à Arsenal, numéro 14. Parce que Diane est amoureuse du footballeur Thierry Henry. Un jour elle m'a même dit je veux devenir sélectionneur de l'équipe de France de foot, Thierry Henry je le mettrai toujours remplaçant, il restera assis à côté de moi sur le banc de touche et je lui caresserai la cuisse. Johannes bandana et casquette comme d'habitude

mais encore plus parce qu'il a voulu se raser la boule avec l'épilateur de Charlotte. Jules qui tape la discute avec une dame et sa fille.

– On parle de ping-pong, dit Jules.

– Ça c'est pas vrai, le corrige la gamine. On lui demandait le rayon des biscuits apéro.

– Vu que je grignotais, me glisse Jules en s'approchant de la caisse des pastèques, et il y plonge la main, remonte une poignée de pistaches et s'en branle les coques des pistaches les jette sur le carrelage et les éclate d'un coup de talon et la gamine va minauder dans les bourrelets de sa mère. Et Jules capte, s'agenouille et embrasse les pieds de la gamine, fillette je m'excuse d'avoir volé ce sachet de pistaches, de l'avoir caché dans la caisse des pastèques, d'être un si gros sagouin, je n'ai plus faim je te jure, plus tard je balaierai je t'en fais la promesse.

Je les laisse, je vais dans les fromages, prends une boîte de Vache qui rit, je vais aux alcools et je retrouve la dame en rose qui détruit sa môme à cause d'un carnet, celui où il y avait noté la marque des lames de rasoir de papi, ah c'est toi espèce de voleuse et la môme dit non maman alors espèce de menteuse, si, et elle lui colle une tarte mais la fille ne pleure pas, et maman se rappelle le jeune homme tu sais Perrine il était louche, alors je les suis, elles retrouvent Jules, pas bougé lui, papote avec Diane et Johannes autour de la caisse des pastèques en picorant des pistaches, s'il

comme deux tours jumelles. Un cul bombé, un ventre plein de bile, de gargouillis, d'espèces végétales dingues, de fruits, de fleurs, de vie. De trouille mais de couilles. Des épaules solides. Une couverture de soie, ou de latex, la cape du super-guignol. Son nez de bouffon, de menteur. De gosse débile. Et les yeux qui pleurent.

Les barbares qui tirent. C'est bidon c'est le monstre gentil, la grosse masse au grand cœur, que l'on a appris à connaître. Et adopté. En fait il était timide. C'était un bon gars. On pouvait le caresser et ça le chatouillait. Il ne savait pas s'arrêter de rire, et de jouir.

Les barbares tirent, les méchants, oh les méchants, les fiers, les bidons, attaquent et on s'en fout. On leur gerbe notre bile et ils se noient. On n'a pas de bouche alors on leur chie nos fleurs, notre lave, des flots de lave, sur des hommes à la con. On leur troue le bide œuf à la coque. Laura chope la poêle hors champ, le réchaud c'est le vestiaire, y'a de la bonne braise. Laura chope les corps et comme des œufs au plat, des hommes eau plate, une omelette hi hi c'est nul.

Ça frétille dans le récipient, c'est amusant finalement, ça se met à bouillir. Johannes rajoute du liquide, une coulée de foutre, rien à... oui, rien à branler, hi hi, c'est nul, on s'en tape. Deux cents litres de foutre qui font des bulles. Les barbares dans la poêle. Dans le trou du cul du monde, hein. Bienvenue.

Les gars s'essaient à quelques brasses, Laura les applaudit, Jules envoie des pétales de tulipe, du rouge, de la picole à gogo. Tout qui fond et je m'étaie. Pique du nez dans la poêle. Je m'étends et Laura sourit de mon nez rouge, me passe un coin de la couverture. Je m'essuie, lui rends le coin, je m'assieds, elle m'essuie le gland puis le reprend dans la bouche.

Je laisse aller une main sous son sein. Elle n'en a qu'un. Je soupèse et épouse le léger ballonnement. Elle joue de la langue, de sa langue droite, elle en a trois. Mon gland est sensible, je lui dis de changer. Elle choisit la bite numéro seize. J'en ai trente-deux.